

# À Jacques Lacan sa lacune

Le psychanalyste n'hésitait jamais à revenir sur ses propos, jusqu'à se contredire. Il ne s'agissait pas de pirouetter, mais de faire entendre qu'au centre de tout savoir réside un manque impossible à combler.

Par JEAN ALLOUCH

**L'**expérience la plus commune du doute est celle de son effet : une inhibition de l'action, une paralysie, ou, pour le dire avec Hamlet, une procrastination. Pourtant, la psychanalyse sut ne pas se focaliser sur cet effet et, si ce n'est dénicher sa cause, tout au moins explorer de quelle industrie il est le produit. Ainsi assiste-t-on à un étrange chassé-croisé entre Sigmund Freud et Jacques Lacan car, tandis que le premier démembrer la machinerie du doute, le second, lui, démembrera cette levée du doute que réalisa Descartes avec son *cogito*.

## Démembrements

On n'a pas assez tiré parti d'à quel point l'analyse freudienne du doute porte bien au-delà de la seule clinique psychanalytique, concerne l'analytique comme tel, hors « fonction psy ». On s'en étonne, car elle peut aller jusqu'à être formalisée : lorsqu'une alternative se présente, dont on dénommera les deux branches *a* et *b*, la solution du problème du doute qu'elle suscite consistera, façon Wittgenstein, à faire en sorte qu'il ne se pose plus. Comment ? En situant *a* dans la chaîne associative auquel il renvoie, en laquelle il se situe et dont il fut isolé (*a'*, *a''*, *a'''*, etc.), et *b* de même (*b'*, *b''*, *b'''*, etc.). Une surprise s'ensuit, car saute alors aux yeux que ces deux chaînes n'ont pas grand-chose à voir l'une avec l'autre, cela quand bien même les termes de départ paraissent (à tort) appartenir à une même question, voire poussent au plus loin cette simili-appartenance en se présentant comme simplement contradictoires (sortant de chez moi, ai-je bien, oui ou non, fermé le robinet du gaz ?). Bref, Freud doute du doute, ou plutôt, analyse aidant, ne doute plus que le doute est construit – une sorte d'étroit cagibi dans lequel on s'enferme et dont il suffit de sortir pour s'apercevoir qu'il n'existait pas plus qu'un mirage.

Freud déconstruit le doute en l'envisageant à partir de l'obsession, autrement dit de sa caricature où seul paraît compter l'effet paralysant, où donc est donnée clairement à lire son inutilité. Si, en outre, avec saint Thomas, on distingue *uti* et *fruti*, utilité et jouissance, c'est du côté d'une certaine jouissance qu'il faudra localiser l'expérience du doute, celle du « pouvoir ne pas » qui peut être un grand pouvoir exercé sur autrui, comme l'exemple politique de la non-violence le montre clairement. On aura aussi saisi que Freud plonge le doute dans un bain de langage, c'est-à-dire dans ce avec quoi

il est fait, et on aura également vu, de là, l'aberration moderne (ancienne, de fait) qui prétend le traiter comme un comportement (les « tocs », comme on les appelle, sont du toc).

L'opération de Lacan sur le *cogito* est inverse mais relève, elle aussi, d'un démembrement. Elle fut le fait d'un simple jeu d'écriture. Tandis qu'ayant porté le doute jusqu'à l'hyperbole René Descartes peut s'assurer enfin d'une pensée dont on ne saurait douter (mais qui n'est certaine, il le précise, que dans le moment où « je » la pense), Lacan ponctue ce *cogito* : non pas « Je pense, je suis », mais « je pense : "je suis" ». Deux points sont substitués à la virgule ou à l'*ergo*, qui ouvrent ensuite sur des guillemets. Ce décrochage de l'énonciation peut s'écrire sous la forme d'une disjonction dont l'heureuse et topologique formule fut : « Là où je pense, je ne suis pas ; là où je suis, je ne pense pas. » Voici disloquée la solution qui avait levé ponctuellement le doute, revoici l'alternative. Pour autant, elle n'est plus en rien désormais prise dans un quelconque doute. Et l'expérience la plus commune d'une fréquentation de gens qui pensent, qui, parfois, pensent qu'ils pensent, rend aisément sensible cette alternative : « Tu causes, tu causes, mais tu n'y es pas. » Qui donc, en présence de tels interlocuteurs, n'a éprouvé cent fois cela ?

## Un trou dans le savoir

Il est cependant un autre traitement lacanien du doute qui vaut d'être signalé, car il ne porte pas chez Lacan, comme ci-dessus, sur un point de doctrine mais sur une manière de faire avec le doute dont on ne saurait dire si elle est absolument propre à Jacques Lacan, à son style inimitable, ou bien si d'autres l'ont également pratiquée. De quoi s'agit-il ? Au départ, on ne doute pas, on se jette à l'eau, on produit un énoncé parfois même en l'accompagnant d'un commentaire qui le dit évident, vrai, indubitable. Et le doute vient après. C'est parce que l'on s'est ainsi avancé que l'on peut, revenant sur l'énoncé produit, le considérer, l'évaluer, le critiquer, le modifier. C'est peu dire que Lacan était coutumier de cette manière de jeu avec le doute. Il ne s'agit que de cela tout au long de ses presque trente années de séminaire. Ne pas douter n'est alors là que pour mieux douter en donnant sa fonction au doute, car telle serait, dans ce cas de figure, cette fonction : ouvrir la possibilité de l'amendement ou, comme on le dit en peinture, du repentir. On l'aura compris, le statut, la valeur, la portée et, pour tout dire, la vérité du savoir ■■■



analytique sont ici en question. L'amendement, en effet, est susceptible d'être lui-même amendé, le savoir modifié, et rien ne vient mettre un terme à la série de telles répétitions du doute et aux transformations du savoir qu'elles produisent si ce n'est la mort du locuteur. Et puisque ses derniers énoncés ne sont maintenus définitivement non amendés que du fait de cette mort, et puisque rien, en outre, ne vient garantir que ces ultimes énoncés n'auraient pas été eux aussi amendés si des temps plus favorables l'avaient permis (tout indique le contraire), la question se pose : laisse-t-on ainsi au doute le dernier mot ? Sans doute. Et le doute est alors le nom d'un possible rapport au trou du savoir. Un Nicolas de Cuse a dessiné le bord de ce trou du savoir en parlant de « docte ignorance ». C'était indiquer que plus le savoir se faisait érudit, plus ce trou du savoir était sensible et efficient quant à la production elle-même du savoir – une dialectique qui échappe au demi-savant.

Pourtant, il ne s'agit pas seulement de ce savoir qui s'enseigne en divers lieux prétendument appropriés, le discours tenu sur un divan est lui aussi concerné. Nulle analyse ne serait envisageable sans cette possibilité offerte à l'analysant par un doute intervenant au bon moment de revenir sur tel de ses propos, de le reconsidérer, d'en apprécier la fragilité, la fausseté, le caractère illusoire, voire délirant. Ainsi la phrase : « Un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il puisse se réinscrire ailleurs que là d'où il l'a portée » (Lacan, le 14 mai 1969), s'applique-t-elle aussi bien aux dires de l'analysant qu'à ceux du psychanalyste en fonction d'enseignement. Cette communauté, cette fraternité de discours, parfois confirmée lorsque le dire analysant, en ses points les plus vifs, se révèle à la fois éminemment intime et éminemment théorique, ne concerne pas seulement les énoncés. C'est d'un « se situer ailleurs », d'un déplacement du sujet de l'énonciation qu'il s'agit, et donc d'une manière souple d'énonciation, on l'aura lu dans le propos cité. Mais de quoi, plus précisément ?

La conversation courante revendique comme spontanément le vrai, à l'occasion explicitement, lorsque par exemple je commence ma phrase par « il est vrai que », « il est bien certain que », ou tout autre syntagme de la même farine. D'autres fois, cette affirmation de vérité (métalangagière) reste implicite, mais pas moins active. On s'avance rarement en avouant parler faux. Or, notons-le ici, si une telle exigence de dire vrai devait être tenue absolument, elle exclurait jusqu'à la possibilité elle-même de parler ; et bien des silences sont ainsi faits, sont dus à un trop grand souci de dire le vrai. Comment se dégager de cette impasse ? Cela ne se peut que si le sujet de l'énonciation, tout en s'étant engagé, garde ses coudées franches au regard de ses propres énoncés, et c'est là ce à quoi la règle dite d'association libre invite l'analysant, car elle n'exige nullement de lui qu'il dise le vrai, mais plus simplement (et plus radicalement) ce qui lui vient

à l'esprit, et même ce qui peut lui venir à l'esprit et qui serait sans rapport manifeste avec ce qu'il a présentement à l'esprit (ce qu'en termes journalistiques on appelait un canard). On ne saurait mieux isoler le sujet de l'énonciation de ses énoncés : l'énonciation passe du côté de l'analyste, c'est lui qui la prend en charge mais... pour ne pas en user.

Or, là encore, l'expérience analytique ne fait que souligner une veine active dans les échanges les plus banals. Ce que l'on y dit dépend de la façon dont ce dire est reçu, ne comporte pas en soi-même sa propre vérité, de la même façon qu'un ouvrage n'est rien hormis ce qu'en font ses lecteurs, tandis que ce qu'ils en font ne correspond pas nécessairement à ce que l'auteur voulait qu'on en fit.

### Cas de figure

On élira des cas de figure de deux ordres, respectivement issus de la pratique analytique de Jacques Lacan et de son enseignement. Une jeune et fort belle femme dit à son analyste son intention de se rendre, le soir même et pour la première fois, à une réunion de l'École freudienne. Réponse : « J'interdirai que vous paraissiez. » Voici l'énoncé jeté en avant. Pauvre, elle s'en trouve consternée. Puis, ce désarroi quelque peu passé, vient le doute, la suspicion portée sur l'énoncé jusqu'à ce qu'enfin elle entende, nouvel énoncé : « J'interdirai que vous paraissiez. » On imagine son

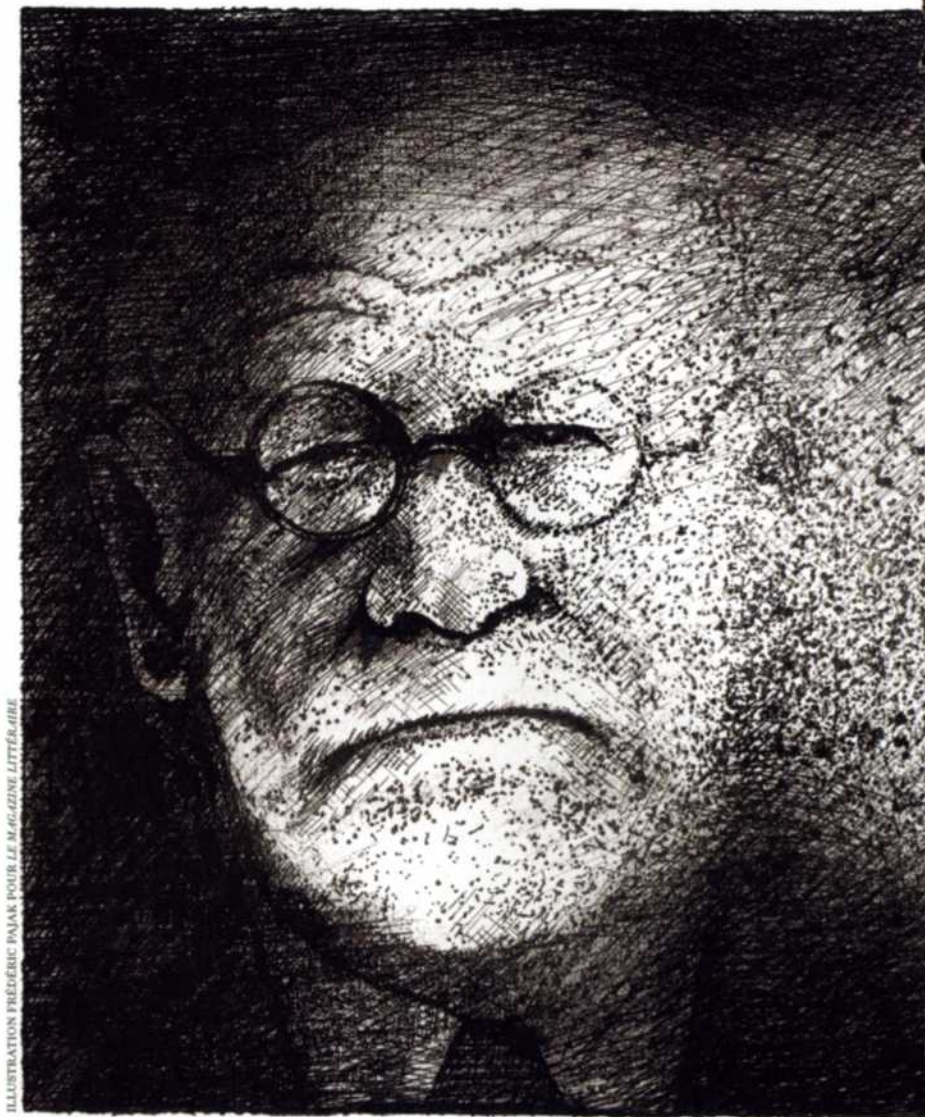


ILLUSTRATION FÉDÉRIC PAJAK POUR LE MAGAZINE LITTÉRAIRE





soulagement. Un autre cas agit à l'inverse, crée non une certaine paix mais un embarras. Après avoir parlé durant des séances et des séances de son rapport à son aimée, et sûr d'avoir désormais tout bien analysé, un analysant déclare un beau jour à Lacan : « Je me marie la semaine prochaine. » Réponse : « Avec qui ? » Là où tout le contexte de sa déclaration ne laisser planer aucun doute sur l'objet élu de son cœur et dont il avait cent fois dit le nom, la réponse « évide cette évidence » (Lacan), réintroduit un doute non d'ailleurs sans quelque violence, une violence que seule justifie celle que s'auto-infligeait l'analysant en faisant semblant d'être un bon analysant, ce qui, à ses propres yeux, voulait dire qu'étant en analyse l'on ne saurait agir sans avoir au préalable tout bien considéré. L'histoire ne dit malheureusement pas si le mariage projeté eut lieu ou pas - on espère que non. Un troisième cas de figure joue sur un autre registre. L'analysant narre un rêve au cours duquel, Lacan lui proposant de s'allonger, il répondait : « À quoi bon maintenant ? » Réponse : « Allongez-vous mon cher. » C'est seulement à partir de cette réponse qui introduit un doute sur l'« à quoi bon » que l'analysant peut entendre que le vœu dont était porteur son rêve était bel et bien celui d'occuper enfin le divan de Lacan.

Il n'y a également qu'à se baisser pour cueillir, dans l'enseignement de Lacan, des propos qui, souvent silencieusement mais clairement, corrigent voire prennent le contre-

*Ce que l'on dit en analyse dépend de la façon dont ce dire est reçu, n'a pas en soi-même sa propre vérité, de la même façon qu'un ouvrage n'est rien hormis ce qu'en font ses lecteurs.*

nous laisse libres quand il s'agit d'écrire » (*L'Archéologie du savoir*, introduction). Psychanalyste, c'est-à-dire exercé à faire tourner la demande, à permettre qu'une autre demande advienne depuis celle qui s'énonce, Lacan ne saurait, comme Foucault, exclure qu'on lui demande qui il est ou encore de rester le même. Mais Lacan garde en commun avec Foucault l'exercice de ce pas de côté au regard de la morale d'état civil, celle d'une identité qui ne ferait plus aucun doute. ■

#### À LIRE

*543 impromptus de Lacan*, JEAN ALLOUCH, éd. Mille et Une Nuits, 259 p., 17 €.

*L'Amour Lacan*, JEAN ALLOUCH, éd. Epel, 492 p., 35 €.

pied de propos antérieurement tenus. On se limitera à quelques déclarations concernant l'amour. Ainsi, avoir dit que l'amour est un phénomène qui se passe au niveau de l'imaginaire ne l'empêchera pas de déclarer, moins de trois mois plus tard, que l'amour n'est réalisable que par l'intermédiaire d'un pacte symbolique. Ainsi, avoir dit que la visée de l'amour n'était pas de satisfaction mais d'être ne l'empêchera pas de déclarer par après qu'il n'y a d'amour que d'un nom. Ou encore avoir dit que l'amour supplée à l'absence du rapport sexuel ne l'empêchera pas d'annoncer plus tard que l'amour n'a rien à faire avec le rapport sexuel.

Cette présentation quelque peu abrupte de telles variations, et même, en un certain sens, intempestive car négligeant à la fois le contexte et l'historicité des propos cités, a de quoi déconcerter quiconque souhaite un Lacan systématique et susceptible comme tel d'être enseigné. Tout se passe comme si aucun des énoncés proférés ne pouvait être tenu pour vrai et donc pas non plus être cité en bénéficiant d'un quelconque argument d'autorité. Un doute est là, aussi actif qu'un virus peut l'être, frappant d'une caducité réelle ou potentielle la vérité de chaque propos tenu. Aussi a-t-on pu situer Lacan du côté si mal vu des sophistes, un problème encore récemment débattu. Mais on peut également voir en cet opérateur qu'est le doute chez Lacan ce trait par lequel il se trouve voisin de son contemporain Michel Foucault, qui, lui aussi, se déroba à toute tentative de se vouloir le même tout au long de son parcours et - qui sait ? - pour l'éternité. Une phrase de Foucault a été largement citée et commentée, ce qui ne nuit pas nécessairement à sa vérité, ni interdit de la reprendre une fois encore, si toutefois il est possible de l'éclairer d'un autre jour frisant : « Ne me demandez pas qui je suis, et ne me dites pas de rester le même, c'est une morale d'état civil ; elle régit nos papiers. Qu'elle